

ANNALES
DU
GROUPE NUMISMATIQUE
DE
PROVENCE



VI
AIX-EN-PROVENCE

1991

ANNALES
DU
GROUPE NUMISMATIQUE
DE
PROVENCE

LE MOT DU PRÉSIDENT

Chers adhérents,

je ne sais pas si j'occuperai toujours la fonction de Président fédéral du Groupe Numismatique de Provence lorsque vous lirez ces lignes, puisque 1992 doit voir le renouvellement du bureau fédéral que je préside depuis six ans.

Je souhaiterais par ailleurs, dans l'intérêt du Groupe Numismatique de Provence qu'une nouvelle équipe vienne apporter le dynamisme propre aux nouveaux venus, dynamisme qui fait parfois défaut à une équipe parfaitement rodée, mais qui ronronne sur des rails qu'elle a elle-même mis en place. Personnellement, mes occupations familiales et professionnelles ne me laissent que peu de temps, et je ne puis en toute honnêteté qu'assurer la survie du Groupe Numismatique de Provence en attendant des jours meilleurs et un emploi du temps moins chargé.

Sans me faire trop d'illusions sur le nombre de candidatures pour les divers postes à pourvoir, j'espère que vous trouverez dans ce sixième tome de nos *Annales* matière à réflexion sur le sujet de votre choix.

Le bureau fédéral se joint à moi pour vous adresser nos meilleurs vœux de santé, bonheur et joies numismatiques pour 1992.

Bien cordialement,

Michel GOURILLON

LE MOT DU RESPONSABLE

L'an dernier, au moment de boucler le cinquième tome de nos *Annales*, j'avais assez mal ressenti certaines observations qui me semblaient injustes tant pour le contenu de ces *Annales* que pour l'immense travail qu'elles représentent pour le responsable, et j'en étais venu à douter de l'opportunité de leur maintien.

La prise de position sans ambiguïté du Conseil Fédéral à l'Assemblée Générale de Manosque et le geste d'amitié, auquel j'ai été très sensible, des présidents des diverses associations qui m'ont offert et dédié le volume splendidement relié des cinq premiers tomes de ces *Annales*, ont eu raison de mes doutes. Voilà donc, avec un peu de retard, le tome VI. Le retard est dû pour une part à la date à laquelle m'ont été remis les derniers textes (15 janvier 1992!) et, pour une autre part, aux obligations de plus en plus lourdes que je dois assumer au plan national et international.

Dans la rétrospective que j'avais esquissée l'an dernier, on remarquait que le monnayage grec avait été jusqu'ici le parent pauvre de nos *Annales*. Désormais, l'équilibre est rétabli, grâce à M. Cavallo et au docteur Roux, puisque les deux premières contributions du présent volume traitent en totalité ou en grande partie de ce monnayage. Dans le troisième article, P. Delorme continue à nous faire découvrir le monnayage byzantin et la civilisation qu'il reflète (la carte de Byzance, planche 4, me semble particulièrement utile): Phocas (ou Focas) prend place entre Justinien (*Annales* V, 1990) et Héraclius (*Annales* III, 1988); vous remarquerez les renvois internes qui soulignent la cohérence du propos.

Pour ma part, j'ai adapté ma contribution à la petite place qui restait, en inaugurant une rubrique de petites notes consacrées à la numismatique provençale. Dans les prochains numéros, si l'opportunité s'en fait sentir, j'ajouterai d'autres notes: d'où le I accolé à PROVINCIALIA. L'avantage de cette formule, c'est sa grande souplesse du point de vue de la longueur et du contenu: pour ne pas arrêter ce sixième volume au début du VII^{ème} siècle, j'ai volontairement choisi mes sujets dans des domaines postérieurs (numismatique féodale, XIII-XIV^{ème}; numismatique royale française, fin XVI^{ème}).

J'attends vos contributions pour le volume VII, surtout de la part de ceux qui n'ont pas encore écrit dans nos *Annales*, autant que possible avant le 30 septembre (soigneusement rédigées, dactylographiées, et avec des illustrations de format double)... si vous en souhaitez comme moi la publication avant la fin de 1992.

Aix, le 27 février 1992
Jean-Louis CHARLET

LES INSCRIPTIONS SUR LES MONNAIES GRECQUES ANTIQUES*

On a toujours dit, et c'est en grande partie vrai, que c'est l'art grec, et en particulier l'art monétaire, qui a permis aux numismates d'identifier les monnaies grecques antiques. Pour cette approche, on a étudié les divers motifs, symboles ou effigies gravés sur les monnaies, en tenant compte, bien entendu, du métal utilisé, du module, du poids et du titre.

Certaines *effigies*, surtout après la mort d'Alexandre le Grand, parlent d'elles-mêmes: ce sont celles des dieux, des divinités, des souverains ou dynastes, des magistrats ou gouverneurs. De nombreux *symboles* ou emblèmes se rapportent aux cités, et ce, dès le début du monnayage grec antique. Ces marques peuvent être des plantes, des fleurs, des fruits, des animaux, des objets rituels, des armes, des astres, des monuments, et parfois même des êtres fantastiques.

Ces gravures permettent souvent à elles seules d'identifier une cité, une province, un souverain, et même parfois la date d'émission de la pièce. Mais, si l'on peut dire, il y a le revers de la médaille: ce sont les possibilités d'erreur dans une identification intempestive, car le même emblème peut appartenir à plus d'une cité. Inversement, les monnaies d'Éphèse ne portent pas toujours une abeille, ni celles d'Athènes une chouette.

C'est pourquoi l'épigraphie joue un rôle primordial dans l'identification des monnaies: il faut savoir lire les légendes monétaires. Les inscriptions, peu développées mais déjà existantes sur les monnaies de l'époque archaïque (700 à 480 avant Jésus-Christ), évoluent au cours des siècles pour devenir de plus en plus constantes et complètes sur les espèces émises au moment de l'éclatement de l'empire d'Alexandre, puis de la conquête romaine.

Posons d'abord les questions pratiques:

- quels sont les mots les plus fréquents sur les légendes ?
- comment sont-ils écrits ?
- quels sont les types d'écriture et de légendes atypiques ?

Les mots le plus souvent rencontrés

- Les noms de lieux géographiques: villes, cités, pays et royaumes; ces noms sont très abrégés au début du monnayage.
- Les noms propres de souverains, dynastes, satrapes ou rois généraux; ceux des empereurs (fig. 1) ou des gouverneurs sous l'administration romaine.

fig. 1 Tétradrachme de Néron et Poppée



ΝΕΡΩΝΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ / ΠΟΠΠΑΙΑΣ ΣΕΒΑΣΤΗΣ

- Les titulatures: parmi les plus fréquentes, on trouve:

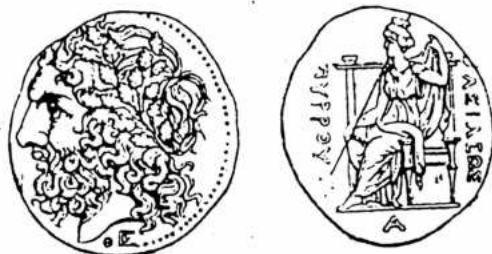
ΒΑΣΙΛΕΩΣ	roi
ΣΕΒΑΣΤΟΥ (-ΗΣ)	Auguste
ΚΑΙΣΑΡ	César

- De rares légendes commémoratives, politiques, militaires, sportives ou religieuses (noms de divinités).
- Des noms de magistrats monétaires.

Comment ces légendes sont-elles écrites ?

Le grec est une langue à flexion: ses structures morphologiques suivent donc des règles grammaticales strictes (déclinaisons). Ainsi, par exemple, dans la légende de la figure 2, sur un tétradrachme de Pyrrhus, roi d'Épire (295-272 av. Jésus-Christ), qui porte à l'avvers la tête de Zeus et au revers Artémis sur un trône, on peut lire ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Il s'agit d'un nom propre et d'une titulature qu'il faut lire: « du roi Pyrrhus ». Les deux mots grecs sont en effet au génitif singulier (cas de la possession et du complément déterminatif), ce qui signifie que ce monnayage est celui « du roi Pyrrhus ».

fig. 2 Tétradrachme de Pyrrhus



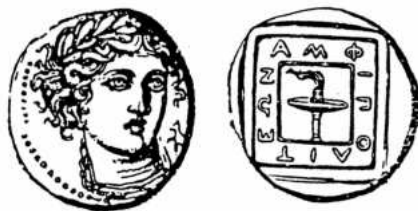
Les écritures atypiques

Dans les mots ou les abréviations de mots, les lettres peuvent être confuses, irrégulières, tronquées, donc difficilement identifiables. Cela peut provenir du mauvais travail d'un graveur ou d'un défaut du métal. Il faut donc un peu d'habitude pour lire ces légendes. Mais il y a aussi des cas d'atypicité voulue, qui correspondent au style du graveur. Nous allons essayer de passer en revue ces cas particuliers.

- Les mots inscrits dans le périmètre d'un carré

Il s'agit d'une disposition originale des lettres, comme on le voit sur la figure 3, qui représente un tétradrachme d'Amphipolis en Macédoine (424-358 avant Jésus-Christ). Dans le périmètre du carré et dans le sens des aiguilles d'une montre, on peut lire ΑΜΦΙΠΟΛΙΤΕΩΝ (c'est-à-dire, « des habitants d'Amphipolis »).

fig. 3 Tétradrachme d'Amphipolis

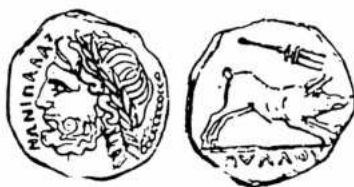


- Disposition des mots en deux ou plusieurs lignes dans le champ: cette disposition est très fréquente.

- Lettres inscrites en désordre dans le mot: cette disposition est plus rare; elle résulte probablement de l'erreur d'un graveur analphabète qui a mal copié son modèle.

- Écriture rétrograde: il ne s'agit pas d'une erreur, mais d'une intention volontaire du graveur. Le cas se présente souvent dans les anciennes inscriptions: l'écriture va de droite à gauche au lieu d'aller de gauche à droite. Ainsi, dans la figure 4, qui représente un as 22 de Salapia en Apulie (III^{ème} siècle avant Jésus Christ), on voit au revers un sanglier, et à l'avvers une tête de Zeus accompagnée de la légende (lisible de droite à gauche): ΣΑΛΑΠΙΝΩΝ.

fig. 4 As de Salapia (Apulie, III^{ème} s. av. J.C.)



- Écriture inversée: par une erreur du graveur, la légende est inversée et doit se lire comme dans une glace. Ainsi, sur la figure 5 (didrachme de Cumes en Campanie (480-421), il faut lire: KYMAION.

fig. 5 Didrachme de Cumes (Campanie, 480-421)



- Boustrophédon: on rencontre parfois dans les anciennes inscriptions une écriture allant de gauche à droite, puis de droite à gauche, à la manière des sillons qu'un bœuf de labour traçait dans un champ (d'où son nom).

- Lettres liées et souvent abrégées: cette particularité est très fréquente. Ainsi, sur un quincunx (5 pellets) de Vénusia en Apulie (268-217), on peut voir les lettres liées VE (initiales de la ville) devant un aigle qui tient un foudre dans ses serres (fig. 6).

fig. 6 Quincunx de Vénusia (Apulie, 268-217)



- Lettres abrégées et tronquées en monogramme
- Lettres perpendiculaires à l'axe de la pièce, mots coupés en deux: ce cas est fréquent. Ainsi sur un as hemilitron de Centuripae (Centorbi) en Sicile, qui porte à l'avvers la tête d'Apollon, et au revers une lyre, 6 pellets et, perpendiculairement à l'axe de la pièce et en deux parties: KENTOPININON (fig. 7).

fig. 7 As hemilitron de Centuripae (Sicile)



- Mots coupés par un motif: il arrive assez souvent qu'un mot soit coupé en plusieurs lignes par le motif représenté au centre de la monnaie. Ainsi, sur un tétradrachme de Cydonie en Crète (200-67 avant Jésus-Christ), dont l'avvers porte une tête d'Artémis à droite, et le revers, une Artémis debout avec un chien assis, qui coupe le nom des habitants en trois lignes: KYΔΩ - NIATA - N (fig. 8).

fig. 8 Tétradrachme de Cydonie (Crète, 200-67 av. J.C.)



Les chiffres sur les monnaies

Dans la Grèce antique, les chiffres sont représentés par des lettres: ce sont des *lettres numériques* (voir en annexe le tableau 1). Toutes les lettres grecques ont une valeur numérique selon le rang qu'elles occupent dans l'alphabet. La table de numération grecque est donc formée des 24 lettres de l'alphabet classique et de trois lettres disparues de l'alphabet: le digamma (proche de notre F), le koppa (proche de notre Q majuscule) et le sampi (voir tableau 1). Avec ces 27 lettres, on obtient tous les nombres jusqu'à 999 (unités, dizaines et centaines): ainsi 25 s'écrit ΚΕ et 69 ΞΘ. Pour exprimer mille, les dizaines et les centaines de mille, on se servait des mêmes lettres et du même rapport entre elles: un accent aigu placé à gauche en dessous de chacune multipliait sa valeur par mille. Ces lettres chiffrées peuvent servir sur les monnaies à marquer la valeur et surtout l'année d'émission.

Les indications chiffrées de valeur sont rares dans la Grèce antique: la valeur d'une monnaie est généralement connue par son métal, son poids, son titre et, parfois sur certaines monnaies de bronze, par des pellets (petits points en relief).

En revanche, les lettres chiffrées sont assez souvent utilisées comme moyen de datation, à partir de la période hellénistique (auparavant, les dates explicites n'apparaissent pour ainsi dire jamais sur les monnaies grecques). Mais il faut convertir ces dates par rapport à l'ère chrétienne, car il existe de nombreux systèmes qui prennent des dates différentes pour point de départ. Ce point de départ est souvent le début d'une ère locale, d'une dynastie, d'un règne, d'une victoire... Pour nous en tenir à quelques exemples relativement courants, nous mentionnerons les ères des Séleucides, des rois de Pont et Bithynie, des Ptolémées et des Parthes.

- Sur les monnaies des Séleucides, les dates sont calculées par rapport au début de la dynastie (312 avant Jésus-Christ, victoire de Séleucus et Ptolémée sur Démétrius à Gaza). Ainsi, sur un tétradrachme de la province d'Arados qui porte à l'avvers un buste de Tyché et au revers une victoire, on lit les trois lettres ΕΑΡ qui signifient 135, ce qui correspond à l'année 177 avant Jésus-Christ (fig. 9).

fig. 9 Tétradrachme d'Arados (177 av. J.C.)



- Les rois de Pont et de Bithynie calculent leurs dates par rapport à une ère qui commence en 297 avant Jésus-Christ. La figure 10 montre un tétradrachme de Nicomède II (120-92 avant Jésus-Christ), représenté à l'avant; au revers, à gauche de Zeus, on lit ΠΡ, c'est-à-dire 180, ce qui correspond à la date de 117 avant Jésus-Christ.

fig. 10 Tétradrachme de Nicomède II (117 av. J.C.)



- Les Ptolémées, eux, dataient leurs pièces d'après les années du règne. L'octodrachme d'Arsinoë et Ptolémée II représenté à la figure 11 porte à l'avant, derrière la tête de la reine, la lettre Θ qui correspond à 9, soit la neuvième année du règne.

fig. 11 Octodrachme d'Arsinoë (Ptolémée II)



- Les monnaies des Parthes donnent des dates à partir d'une ère qui commence en 312, comme pour les Séleucides. La figure 12 montre un tétradrachme de Vologases III, de la dynastie des Arsaces. À l'avers, derrière le buste du souverain, on lit la lettre B; au revers, au centre, les lettres ΔΞΥ, soit 464; cette monnaie date donc de 152 après Jésus-Christ.

fig. 12 Tétradrachme de Vologases (152 ap. J.C.)



Les marques d'ateliers

Dans la numismatique grecque antique, les marques d'ateliers sont très rares; en revanche, elles sont fréquentes sur les monnaies à légendes grecques émises en Orient par les Romains. Les lettres d'ateliers sont ici le plus souvent latines; mais les lettres d'officine correspondent généralement à l'alphabet grec.

Les monétaires

La présence d'un nom de magistrat monétaire ou d'un souverain sur une série de monnaies pouvait tenir lieu de date dans la Grèce antique pour un contemporain. Pour nous qui ne connaissons généralement rien sur la vie du magistrat en question, ces indications restent à élucider.

Les abréviations

C'est peut-être le chapitre le plus important de notre propos. Au début du monnayage grec antique, les légendes sont très succinctes et l'identification, qui ne repose souvent que sur une seule lettre, s'en trouve plus ardue. À partir du IV^{ème} siècle avant Jésus-Christ, la tâche devient plus simple, car les légendes deviennent plus explicites.

On fera très attention au fait que de nombreuses cités grecques commencent par la même (et parfois les) même (s) lettre(s). Ainsi les lettres MA ne désignent pas nécessairement Marseille (Massalia); d'autres villes grecques, par exemple Magnésie, commencent par les deux mêmes lettres.

A. CAVALLO

* N.D.L.R.: Pour des raisons de calibrage et de typographie, nous avons été amenés à concentrer, voire à résumer sur certains points le manuscrit remis par M. Cavallo. Nous pensons n'avoir pas trahi sa pensée.

Tableau 1

A	1	I	10	Σ	200
B	2	K	20	Τ	300
Γ	3	Λ	30	Υ	400
Δ	4	Μ	40	Φ	500
E	5	Ν	50	Χ	600
Ε	6	Ξ	60	Ψ	700
Z	7	Ο	70	Ω	800
H	8	Π	80	⊥	900
Θ	9	Ϟ ϙ Ϡ ϡ	90 100		

Remarque -

Les lettres indiquées F Σ - (digamma) = 6
 Ϟ - (Koppa) = 90
 ⏓ - (Sampi) = 900
 ne servent que comme signes de numération.

HISTOIRE D'ISRAËL de la conquête d'Alexandre de Grand jusqu'à la chute de Jérusalem à travers les monnaies

La numismatique constitue un appoint capital dans notre connaissance du monde antique. Pour certaines périodes, elle développe sous nos yeux l'histoire d'un pays et d'une époque: c'est le cas de Rome sous la République, avec le véritable film des deniers dont le thème était renouvelé chaque année sous l'impulsion des magistrats monétaires.

Pour Israël, vassal des grandes puissances qui l'entouraient, c'est seulement aux monnaies de ces dernières qu'on peut faire appel pour émailler son histoire de données iconographiques. C'est le but de cette étude, qui s'inspire des ouvrages historiques, mais aussi des Livres Saints, particulièrement des Livres des Maccabées, qui nous apportent maintes précisions sur cette période troublée qui a suivi l'arrivée d'Alexandre le Grand en Asie, en 334 avant Jésus-Christ.

Alexandre pénètre en Asie avec une armée, en particulier sa phalange, très entraînée, mais d'importance modeste à côté de ce que le Grand Roi pouvait mettre en avant. En fait, une grande partie du Moyen-Orient était mûre pour la conquête macédonienne: la culture grecque reprenait peu à peu le dessus; les dieux de l'Olympe gardaient une place de choix à côté des divinités perses et phéniciennes.

En témoignent les monnaies de maintes satrapies, comme celles de Carie, où l'avvers représente Apollon et le revers Zeus barbu, à la robe tombante, rappelant les personnages de l'Euphrate. Certains de ces pays, vassaux du Roi de Perse, mais d'influence grecque, vont se joindre spontanément aux Macédoniens et ouvrir les portes de leurs villes.

Les rapports entre Israël et le souverain perse semblent être restés bons depuis que Cyrus avait permis aux Juifs qui le désiraient de revenir en Palestine et de reconstruire le Temple et les murailles de Jérusalem. Contrairement à d'autres provinces perses, la Judée n'était pas dirigée par un satrape, mais par un conseil présidé par le Grand Prêtre, qui en était le représentant légal et dirigeait en fait la communauté.

L'histoire nous apprend qu'à l'approche d'Alexandre, le Grand Prêtre est venu prêter allégeance au roi de Macédoine et, à partir de là, des troupes juives se joignent à celles d'autres satrapies ralliées à l'armée des Grecs et participent au siège de Tyr et à celui de Gaza qui ouvrira la porte de l'Égypte.

Les monnaies qui circulaient jusque là en Israël, en particulier celles qu'apportaient les caravanes avec le tribut au Temple des minorités juives qui vivaient en dehors de la Judée, en Égypte et en Mésopotamie entre autres, où demeuraient d'importantes communautés, étaient les monnaies de Perse, de Phénicie et de satrapies plus autonomes du Moyen-Orient comme la Carie, la Cilicie, etc...

Après la conquête de la Perse et de toute l'Asie centrale, l'immense empire ainsi constitué ne survivra pas à la mort d'Alexandre en 323 avant Jésus-Christ. Mais aucun des peuples ralliés à ses armes ne recouvre son autonomie; c'est le cas d'Israël qui, dans le partage de l'empire, se voit rattaché, ainsi que la Phénicie, à l'Égypte, dévolue à l'un des meilleurs généraux d'Alexandre, Ptolémée. Ce sont alors les monnaies égyptiennes qui circulent en plus grand nombre à côté de celles de la diaspora.

Sous la domination des Lagides, Israël connaîtra un siècle relativement tranquille et sans doute prospère. Les choses se gâtent sous Ptolémée IV Philopator, qui s'était mis en tête d'imposer à tout le pays le culte de Sérapis, et entraîne une résistance des Juifs à l'influence lagide. C'est dire qu'Israël ne verra pas d'un mauvais œil en l'an 200 la défaite de Panion où Antiochus III (fig. 1) écrase l'armée de Ptolémée V, faisant passer la Palestine et la Phénicie sous le contrôle des Séleucides à partir de 198, l'ensemble de ces territoires constituant la Coelesyrie. À partir de là, ce sont les monnaies de Syrie qui prendront le pas sur les monnaies égyptiennes.

fig. 1 Antiochus III le Grand



Après avoir conquis l'Asie centrale et reconstitué une partie de l'empire d'Alexandre, Antiochus va s'opposer à un adversaire d'une autre envergure, la République romaine. Il sera battu sur mer et sur terre et, après la défaite de Magnésie en 189, il devra signer l'année suivante la paix d'Apamée. Cette paix est vraiment diabolique pour le roi de Syrie et entraînera par ses clauses économiques un des motifs aux tribulations que ses successeurs feront subir aux Juifs.

Sur le plan territorial, Rome ne demande rien, mais fait livrer des provinces à son allié Eumène, roi de Pergame; Antiochus est privé de sa flotte et doit livrer à Rome des otages, parmi lesquels l'aîné de ses petits-fils, le futur Démétrius I; il doit enfin verser 850 talents à Pergame et 15.000 talents à Rome. Ce sont des sommes considérables qui mettront à mal le trésor public de la dynastie.

En 187, son fils Séleucus IV Philopator (fig. 2) lui succède pour douze ans. Renseigné de l'importance des richesses déposées au Temple de Jérusalem par un lévite nommé Simon, du clan des Tobiades opposé au Grand-Prêtre Onias, Séleucus dépêche à Jérusalem son ministre Héliodore pour faire main basse sur ce trésor qui, en fait, était un dépôt sacré destiné à l'entretien des veuves et des orphelins. Celui-ci, chassé *manu militari*, non par des hommes, mais par des anges, selon la Bible, regagne Ptolémaïs où se trouvait le roi, et le persuade de ne plus s'attaquer à Jérusalem. Peu après, ce même Héliodore ourdit un complot contre Séleucus et le fait empoisonner.

fig. 2 Séleucus IV Philopator



Le frère de Séleucus parvient à abattre l'usurpateur et prend le pouvoir, sous le nom d'Antiochus IV Épiphanes (fig. 3). C'est de lui, que la Bible qualifie d'abomination de la désolation, que naîtront les plus grands malheurs d'Israël.

fig. 3 Antiochus IV Épiphanes



Désireux d'étendre son royaume, il se lance en 169 à la conquête de l'Égypte, dont le souverain Ptolémée VI était encore un enfant. Il fait frapper des monnaies avec les symboles d'Isis et l'aigle égyptien. Mais, dès l'année suivante, l'envoyé du Sénat romain, Popilius Lenas, le somme d'évacuer l'Égypte, ce qu'il ne tarde pas à faire.

Au décours de cette fâcheuse campagne qui a encore grevé ses finances, Antiochus Épiphanes voit la nécessité d'helléniser à fond son royaume pour le rendre plus fort et plus uni devant la puissance de Rome. Au revers de ses monnaies, Apollon, jusque là seul présent chez les Séleucides (fig. 4 et 5) laisse la place à Zeus assis sur un trône et portant la victoire; la légende associe le titre de dieu au nom du roi (fig. 6).

fig. 4 Apollon nonchalamment appuyé sur un trépied
(revers d'un tétradrachme de Séleucus II Kallinikos, 246-226 av. J.C.)



fig. 5 Apollon assis sur l'omphalos
(revers d'un tétradrachme de Séleucus III, 226-223 av. J.C.)



fig. 6 la légende Antiochus Épiphane entoure Zeus victorieux;
le titre de dieu (ΘΕΟΥ) apparaît



Devant les réticences des Juifs dont le particularisme religieux l'irrite, il pénètre à Jérusalem, profane le Temple, en ravit le trésor et les instruments du culte, et il y installe une statue de Zeus, à sa propre image, dit-on. C'est alors que commence la première persécution religieuse qu'ait connue l'histoire: il est interdit de lire la Torah, de respecter le Sabbat, de circoncire les nouveaux-nés. Toute infraction est punie de mort. Les murs de Néhémie sont détruits et une citadelle syrienne, l'Akra, bâtie à côté du Temple et solidement garnie de troupes, renferme constamment des otages juifs.

La résistance s'installe, d'abord passive dans le peuple, comme le relate le martyre d'Éléazar, docteur de la loi, et le martyre de la veuve et de ses sept fils; puis armée, avec un succès grandissant sous la direction des cinq frères Maccabées: Judas, Éléazar, Jean, Jonathan et Simon. Des lettres d'alliance furent même échangées avec Rome, avec promesse d'aide en cas d'agression et, à deux reprises, des délégations juives furent accueillies par le Sénat. En apparence, il n'y a pas eu de suite matérielle, mais tout laisse à penser qu'ultérieurement la République romaine fera pression sur les rois Séleucides pour qu'ils épargnent Israël. Au moment

où Antiochus Épiphanes meurt au cours d'une campagne en Perse, en 164, la Judée est presque libérée de la domination syrienne.

C'est son fils, Antiochus V Eupator (fig. 7) qui lui succède encore enfant sous la régence d'un ministre, Lysias. Un traité de paix est signé avec Jérusalem. Mais Démétrius Ier Soter (fig. 8), fils de Séleucus IV, et qui était jusqu'ici retenu en otage à Rome, regagne la Syrie et renverse son jeune cousin.

fig. 7 Antiochus V Eupator (164-162 av. J.C.)
fils d'Antiochus IV Épiphanes, assassiné par son cousin Démétrius Ier



fig. 8 Démétrius Ier Soter (162-150 av. J.C.)
fils de Séleucus IV, il reprend la persécution d'Israël



La persécution contre Israël reprend et Démétrius Ier réussit à vaincre passagèrement les Juifs qui avaient repris les armes; mais Judas Maccabée arrive à défaire son chef des armées Nicanor, dont la tête sera pendue à la citadelle. À la nouvelle de cette défaite, Démétrius envoie contre Israël un autre stratège, Bacchidès, qui, conseillé par un ministre du culte transfuge, du nom d'Alkime, parviendra à battre et à tuer Judas Maccabée. La résistance repart avec Jonathan. Alkime meurt d'une attaque d'apoplexie, remarquablement décrite dans le premier livre des Maccabées. Moins bien secondé, Bacchidès essuie plusieurs défaites et, finalement, conclut avec Jonathan la paix qui conduit à l'évacuation d'Israël.

Démétrius était guetté par un autre danger: les rois de Pergame, de Cappadoce et d'Égypte, s'étaient unis pour soulever contre lui Alexandre Balas (fig. 9), prétendu fils d'Antiochus Épiphane. On assiste alors de la part des deux adversaires à une compétition d'alliance avec les Juifs.

fig. 9 Alexandre Balas (150-145 av. J.C.)
il reconnaît la nation juive



Démétrius, l'ennemi d'hier, fait libérer les otages enfermés dans l'Akra, renonce au tribut annuel et propose pour les dépenses du culte hébraïque de l'argent provenant de la liste royale, ainsi que les revenus de Ptolémaïs, l'actuelle Acre. De son côté, Alexandre Balas propose à Jonathan de devenir « son frère et son ami », et il l'établit Grand-Prêtre de la nation juive, reconnaissant ainsi implicitement le titre de nation à Israël. Les sanglants démêlés avec Démétrius et ses stratèges incitent les Juifs à se rallier à la cause d'Alexandre Balas.

Au cours de la première confrontation entre les deux rivaux, Démétrius est tué et la couronne d'Antioche passe à Alexandre. Jonathan sera même présent à Ptolémaïs lors du mariage de ce dernier avec Cléopâtre Théa, fille de Ptolémée VI. Il est intéressant de constater combien la vie des deux fils d'Antiochus le Grand, Séleucus IV et Antiochus Épiphanes, ainsi que de leurs propres fils, Antiochus V et Démétrius Ier, aura été troublée jusqu'à leur fin tragique.

À la suite d'un renversement d'alliance en 145 avant Jésus-Christ, Ptolémée d'Égypte soutient Démétrius II Nicator, fils aîné de Démétrius Ier contre son propre gendre, Alexandre Balas, qui est vaincu. Démétrius II épouse la femme de son adversaire, Cléopâtre Théa, alors qu'Alexandre Balas s'enfuit en Arabie, où le chef arabe Zabdiel lui tranche la tête et l'envoie à son ancien beau-père ! Démétrius II et Jonathan se rencontrent à Ptolémaïs : Démétrius offre une nouvelle charte aux Juifs, les dispensant de toutes les dîmes et impôts à la Syrie.

Au même moment, un général syrien, Diodotos, fait proclamer roi, sous le nom d'Antiochus VI Dionysos, l'enfant d'Alexandre Balas, détenu jusque là par un chef arabe. Mais en 142, Diodotos fait assassiner l'enfant et conserve seul le pouvoir en prenant le nom de Tryphon (fig. 10). Peu après, Démétrius est capturé par les Perses, chez lesquels il restera prisonnier durant dix ans.

fig. 10 Tryphon (142-138 av. J.C.)

dépose Antiochus VI, prend le titre d'Autocrate et fait tuer Jonathan



Tryphon dresse un piège à Jonathan, le capture à Ptolémaïs, obtient une rançon pour le libérer et, malgré cela, le met à mort et envahit la Judée. Unis autour de Simon, le plus jeune des cinq frères Maccabées, les Juifs le repoussent.

Antiochus VII Évergète (fig. 11), frère de Démétrius II, arrive à renverser Tryphon. Après quelques revirements, il reconnaît Simon prêtre et ethnarque des Juifs et lui permet de « battre monnaie à son empreinte avec cours légal ». En 129, Antiochus VII est tué en combattant les Parthes, la même année où son frère, libéré de captivité, reprend le pouvoir.

fig. 11 Antiochus VII Évergète (138-129 av. J.C.)
vainqueur de Tryphon



Démétrius II, au cours de son second règne (fig. 12), confirme à Simon l'indépendance du peuple juif, le dispense de tout tribut et fait évacuer l'Akra. C'est à ce moment-là que l'on verra apparaître les premières monnaies de bronze frappées en Israël: petites monnaies à valeur d'obole (fig. 13). Après l'assassinat de Simon par un gouverneur de Jéricho, c'est son fils Jean Hyrcan qui lui succède et, pendant quatre-vingts ans, cette dynastie des Grands-Prêtres asmonéens dirige le pays.

fig. 12 Démétrius Nicator, second règne (129-125 av. J.C.)
Israël obtient définitivement son indépendance



fig. 13 oboles juives



Aux conflits avec les souverains extérieurs vont succéder durant le début du premier siècle avant Jésus-Christ des conflits intérieurs qui deviennent de plus en plus violents, opposant Pharisiens, tenants d'une religion rigoureuse, et Saducéens, plus proches des souverains orientaux, tournant les exigences de la loi. Indirectement protégé par ses conflits internes, Israël restera en dehors des guerres de Mithridate, qui se déroulent plus au nord, jusqu'à la victoire finale de Pompée, qui sera suivie de la déposition du dernier roi séleucide, Antiochus XIII Asiatikos.

En 67 avant Jésus-Christ, la guerre civile éclate en Judée, opposant deux frères, Aristobule II et Hyrcan II, fils d'Alexandre Jannée et d'Alexandra. En 63, les partisans d'Hyrcan, qui assiègent dans Jérusalem ceux d'Aristobule, font appel à Pompée, qui est à la tête de l'importante armée qui vient de battre Mithridate: il pénétrera l'épée à la main dans le Temple.

Là, on verra s'imposer peu à peu, sous la protection de Rome, le pouvoir d'Antipater, ministre d'Hyrcan II, iduméen, sang mêlé de juif et d'arabe. C'est lui qui volera au secours de César quand, en 47, ce dernier est mis en difficulté à Alexandrie par les troupes de Ptolémée Dionysos. Ces services ne seront pas oubliés et, en 40, Marc-Antoine fait proposer au Sénat de reconnaître comme roi des Juifs le fils d'Antipater, Hérode, «ami et allié du peuple romain», qui va régner durant trente-six ans sur toute la Palestine. Durant la période où il est maître de l'Asie aux côtés de Cléopâtre, Marc-Antoine compte ses amis pour tenir tête à Octave, détruisant ceux qui ne sont pas des siens, comme Ariobarzane III, roi de Cappadoce, et donnant des territoires à ses alliés sûrs, comme Tarkandimotos, roi de Cilicie, qui laissera sa vie au milieu de ses bateaux à la bataille d'Actium en 31.

Quelle fut alors l'attitude d'Israël ? Toute opposition à Marc-Antoine aurait entraîné une riposte sanglante. C'est dire qu'Hérode fut un de ses meilleurs alliés, lui fournissant à Actium plusieurs légions et plusieurs cohortes, comme le rapporte Plutarque. Par chance, à Actium, seuls les marins eurent à combattre. Après la victoire sur mer écrasante d'Agrippa sur la flotte d'Antoine, les troupes massées à terre passent dans le camp d'Octave. Ce dernier ne prend aucune mesure contre Hérode, il accepte son ralliement et confirme son pouvoir sur la Palestine.

Après la mort d'Hérode, la Palestine devient une tétrarchie. Ce sont alors les monnaies d'argent de Rome qui circulent en Israël, essentiellement celles qui sont frappées à Alexandrie et à Antioche, comme la pièce d'argent qui circulait sous Tibère, tétradrachme représentant à l'avant l'empereur Tibère et au revers la tête à couronne radiée d'Auguste (fig. 14). C'est sans doute le type des trente pièces d'argent versées à Judas et qui devait constituer aux yeux d'un sémite un double blasphème: représentation d'un être vivant et caractère divin accordé à un souverain

étranger, Theos Sebastos (le dieu Auguste).

fig. 14 Tétradrachme frappé sous Tibère et circulant en Judée, représentant l'empereur Auguste avec la légende « Theos Sebastos »



Une lutte sourde est engagée par les croyants contre l'intrusion des cultes païens d'une part, et l'occupation étrangère d'autre part. Seul le règne d'Hérode Agrippa Ier, de 37 à 44, connaît une accalmie alors que l'empereur Claude lui a accordé à nouveau le pouvoir sur toute la Palestine. Mais cela ne dure pas: à sa mort, l'opposition des Juifs traditionalistes est à son comble contre Rome et contre ceux qui collaborent avec la cause romaine. Le pouvoir, qui en est conscient, morcelle de nouveau la Palestine, ne laissant à Hérode Agrippa II que la Galilée, plus sûre, et pratiquant une administration directe en Judée.

En 67, la révolte armée éclate et surprend Néron, dont les troupes essuyent des revers; il charge Vespasien de la combattre. La guerre sera terrible; on connaît l'épisode du siège de Jotapata en Galilée, dont pratiquement seul Flavius Josèphe sortira vivant, le départ de Vespasien pour Rome après la mort de Néron, la poursuite de la guerre sous le commandement de Titus qui met le siège devant Jérusalem.

Flavius Josèphe, affranchi par Titus, et devenu témoin du siège, raconte comment, pour affaiblir le moral des assiégés affamés et à bout de ressources, la solde des troupes de l'armée romaine est distribuée sous leurs yeux en grand apparat. Là encore, il s'agissait certainement des tétradrachmes frappés en grande quantité à Antioche, représentant à

l'avers Vespasien devenu empereur et, au revers, Titus avec la lettre béta (fig. 15), témoignant que la pièce a été frappée la deuxième année du règne de Vespasien, donc en 70, durant le siège de la ville.

fig. 15 Tétradrachme à l'effigie de Titus
frappé en 70, durant le siège de Jérusalem



Puis ce sera la défaite, dont le dernier épisode est la chute de Massada en 73, et l'on verra apparaître à Rome la monnaie de Vespasien au revers de laquelle figure la Judée abattue sous un trophée avec, à l'exergue, IVDAEA DEVICTA.

Docteur Maurice Roux

PHOCAS (602-610) L'empire byzantin à l'aube du VII^{ème} siècle

Le contexte historique

La succession de Justinien I^{er} Le corollaire de la politique de grandeur est une situation économique déplorable, que doivent assumer les successeurs de Justinien I^{er}. Le trésor est vide, les dettes considérables, les créanciers exigeants, le peuple pressuré.

Justinien avait choisi pour héritier son neveu, Justin II (565-578). Tibère II Constantin (578-582) et Maurice Tibère (582-602) seront également nommés *Caesar* par leur prédécesseur. Tous trois sont des empereurs capables, qui sur l'ensemble de la période pratiquent globalement une politique de stricte économie.

Il est vrai que l'Empire doit consentir de nouveaux sacrifices pour mener à bien la nouvelle politique extérieure, tournée désormais vers l'Orient. Car Justin II refuse de verser au Roi des Rois les sommes tributaires échues, ce qui rompt le traité de paix laborieusement conclu avec les Perses par Justinien I^{er} pour avoir les mains libres en Occident. Les Byzantins jettent toutes leurs forces dans la guerre, menée avec des fortunes diverses jusqu'en 591. Maurice replace alors sur son trône le roi sassanide Khosro II, qui l'appelle son « père » et signe avec lui une nouvelle paix (cf. *Annales* IV, 1989, p. 10). L'empereur a les mains libres pour repousser les assauts répétés des Slaves et des Avars. La création des exarchats de Ravenne et de Carthage (gouvernements militaires régionaux) permet par ailleurs de sauver ce qui reste des possessions d'Italie et d'Afrique. À l'aube du VII^{ème} siècle, il est permis de croire que Byzance a surmonté la crise héritée des ambitions de Justinien I^{er}.

Le coup d'état de Phocas La politique économique mesquine de Maurice (il passe pour avare), et ses soupçons qui le font continuellement changer les chefs de l'armée, le rendent peu à peu impopulaire. L'atmosphère est particulièrement tendue parmi les troupes du Danube lorsque Priscus, qui vient de faire une brillante campagne contre les Avars, est remplacé par un certain Comentiolus... qui est facilement battu. Le khagan des Avars offre d'échanger contre un solidus chacun des nombreux prisonniers. Bien que ce prix ait été par la suite réduit de moitié, Maurice refuse le rachat. Courroucés, les Avars massacrent tous les prisonniers (au nombre de 12.000 d'après le chroniqueur Cedrenus). L'historien André Stratos

(1970) explique l'attitude intransigeante de Maurice: « une partie de l'armée du Danube se composait d'indigènes... Nombreux étaient les soldats qui désertaient et demeuraient auprès des Avars pendant les hostilités. Lorsque celles-ci prenaient fin, ces déserteurs étaient rachetés comme s'ils étaient de véritables prisonniers ». En voulant supprimer cet apport pécuniaire aux Avars, Maurice ne s'attendait certainement pas au massacre. Il reçoit une délégation de l'armée, dans laquelle se trouve le centurion Phocas (on écrit aussi *Focas*), qui exprime les doléances avec une telle grossièreté qu'un courtisan irrité le gifle.

Priscus retrouve son poste, mais il est peu après remplacé par le frère de l'empereur. La troupe se révolte, élève Phocas sur le bouclier, selon la coutume romaine, et marche sur Constantinople. Dans la capitale, le peuple en furie se répand dans les rues et Maurice décide de se rendre en Asie Mineure afin d'y rassembler une armée pour combattre la révolution. Mais son dromon (navire de guerre), pris dans une tempête, s'échoue près de Nicomédie, et l'empereur, souffrant d'une violente crise de goutte, doit s'aliter.

Pendant ce temps, le parti Vert (cf. *Annales* V, 1990, p. 9) ouvre une des portes de la ville aux troupes de Phocas, lui-même établissant ses quartiers à l'Hebdomon (à une dizaine de kilomètres à l'ouest de la Porte d'Or). Après quelques heures de confusion, les sénateurs entérinent le choix du peuple en élisant Phocas dans les formes consacrées. Mais ce dernier demande au patriarche d'être sacré à l'église, ce qui est fait le vendredi 23 novembre 602, à Saint-Jean. Phocas est ainsi le premier empereur de Byzance ayant été couronné par l'Église et dans une église. Connaissant le profond sentiment religieux de la populace, il voit dans cette cérémonie une garantie pour son avenir.

Deux jours plus tard, il fait son entrée triomphale dans Constantinople. Il parcourt l'avenue centrale (la Mésé) dans une voiture tirée par quatre chevaux blancs, jetant une pluie d'or à la foule en délire. Puis il offre des primes à l'armée et ordonne la célébration de jeux à l'hippodrome, respectant ainsi la tradition, mais en se montrant particulièrement généreux.

Les festivités sont à peine troublées par quelques aristocrates du parti Bleu, aux cris de « Maurice n'est pas mort ». Phocas s'empresse de faire réparer cet oubli. Les six fils de Maurice sont tués sous les yeux de leur père, qui, avant de périr à son tour, s'écrie: « Seigneur, tu es juste, et juste est ton jugement! » Il avait 63 ans. Les corps sont jetés à la mer, et les têtes exposées plusieurs jours à l'Hebdomon, où la foule peut les contempler. L'épouse de Maurice, Constantina, et ses trois filles, sont d'abord enfermées dans un monastère, puis exécutées à leur tour.

Phocas est originaire de Thrace. Il est âgé de 55 ans lors de son accession au trône. D'après Cedrenus, il est de taille médiocre, difforme

et laid. Roux, ses sourcils sont touffus et il est le premier empereur byzantin à porter une barbe (souvent taillée en pointe sur les monnaies, elle permet alors de le reconnaître à coup sûr). Sur l'une de ses joues, une cicatrice noircit lorsqu'il se met en colère. Ivrogne, très sensuel, dans ses débauches, il abuse des femmes. Il est mesquin, grossier en paroles, insensible aux malheureux, cruel et sanguinaire... Pour adoucir un peu le portrait de ce charmant personnage, il faut dire qu'au début de son règne il se montre intelligent, rusé, et sait faire preuve de bon sens.

Fig. 1 (pl. 1): follis de l'atelier de Cherson (Crimée)

Au droit, Maurice et Constantina debout de face, nimbés et couronnés. L'empereur tient en main droite un globe crucigère, et son épouse, un sceptre cruciforme. Entre leurs têtes, une croix.

Au revers, Théodose, le fils aîné de Maurice, debout de face et portant une longue croix. Au dessus, une croix. À droite, la lettre H signifie 8 pentanoummia, ce qui correspond à 40 noummia. C'est donc bien un follis, ce que confirment le poids de l'exemplaire (14,3 grammes) et son diamètre (32 mm).

Le règne de Phocas

Il a pris le pouvoir avec l'appui des masses populaires (les Verts). Les

Bleus sont donc ses premières victimes. Par exemple, l'empereur mande le patricien qui jadis l'a giflé, et le fait décapiter. Au régime de terreur, l'aristocratie réplique par des complots qui finissent chaque fois par des tortures et des exécutions. Pendant ce temps, les armées byzantines sont submergées par les flots des Avars et des Slaves dans les Balkans, par les Perses en Asie Mineure.

L'année 607, qui est un tournant important, va nous fournir un raccourci des événements du règne.

- Cette année là, on observa dans le ciel de Constantinople un passage de la comète de Halley, qui sera interprété *a posteriori* comme un mauvais présage.

- 607 est d'abord le point culminant dans le renversement de la politique religieuse. D'une part, Phocas se pose en défenseur de l'orthodoxie. Alors que Maurice soutenait les monophysites (qui ne reconnaissent dans le Christ que la nature divine), nombreux dans la partie orientale de l'Empire, son successeur leur interdit toute réunion religieuse et persécute leur clergé. Au lieu de se concilier les populations qui subissaient de plein fouet les attaques des Perses (voir plus loin), il les soulève contre le pouvoir central. Mais, d'autre part, il s'aliène aussi les orthodoxes par sa bienveillance envers la Papauté. Depuis plus d'un siècle, les patriarches de Constantinople se donnaient le titre d'« œcuméniques ». Maurice avait répondu avec froideur aux véhémentes protestations du pape. Au con-

traire, son successeur reconnaît à l'Église de Rome le privilège d'avoir le pas sur toute autre Église. En marque de gratitude, une colonne dont les inscriptions glorifient Phocas fut érigée sur le forum de Rome, la seule ville où le tyran a trouvé des sympathies.

- C'est aussi l'année où l'empereur accorde la main de sa fille à l'illustre général Priscus, qui doit avoir alors 60 ans environ. C'est donc un mariage de convenance, Phocas y voyant un moyen de se réconcilier avec l'aristocratie, dont Priscus est un membre très influent. Après la cérémonie à l'église, les deux démarques (chefs des Bleus et des Verts) prennent l'initiative d'ériger à l'Hippodrome les statues de l'empereur et de l'impératrice Leontia, couronnées de lauriers, et à leurs côtés celles des nouveaux époux. Lorsque Phocas s'aperçoit qu'elles sont aussi couronnées de lauriers, il y voit le signe que son gendre aspire au pouvoir, et veut pour commencer faire décapiter les démarques. Mais, se rendant compte que les deux partis, pour une fois unis, sont prêts à la révolte, il prend peur et cède.

- C'est également l'année probable d'une importante conspiration. La rumeur selon laquelle Théodose, le fils aîné de Maurice, avait été sauvé du massacre, prend de plus en plus d'ampleur et cristallise le mécontentement. Des notables forment un noyau insurrectionnel autour du patrice Romain. Mais ils sont trahis par l'un des leurs, Anastase, comte des largesses sacrées (c'est-à-dire ministre des finances). La vengeance de Phocas est terrible. Théodore, éparque (sorte de préfet) d'Orient, est flagellé à mort avec un nerf de bœuf. Elpidius, ex-gouverneur de Sicile et plusieurs fois ambassadeur auprès des Avars, a la langue, les mains et les pieds coupés, puis il est brûlé vif. Romain, plusieurs officiers supérieurs, des dignitaires de la Cour... et le traître Anastase sont décapités.

- Enfin, c'est l'année d'une invasion perse. En effet, l'assassinat de Maurice avait été pour Khosro l'occasion de s'ériger en justicier, vengeur de son bienfaiteur, tout en annulant les concessions consenties à la signature du dernier traité. Les premières incursions se soldent par l'anéantissement de plusieurs armées byzantines. Au printemps 607, le général Sahrbaraz « Sanglier de l'Empire » pénètre en Mésopotamie. L'importante ville d'Édesse se rend, en échange de la vie sauve pour les habitants et de la sauvegarde de leurs biens. En même temps, un autre général perse arrive en Arménie. Près d'Erzerum, il tend un piège aux Byzantins, qui subissent une grave défaite, leur chef réussissant à s'échapper en se dissimulant dans des roseaux.

Dès lors, la situation devient catastrophique, à l'extérieur et à l'intérieur. Toute la péninsule balkanique est submergée par les Slaves et les Avars: Phocas avait vainement tenté de les contenir en leur versant des tributs de plus en plus importants. Quant aux Perses, ils parviennent en 609 jusqu'au Bosphore, pillent et incendient Chalcédoine. C'est la

première fois depuis la fondation de l'Empire qu'un ennemi arrive aussi près de Constantinople.

À l'intérieur, c'est l'anarchie. Les Bleus, par peur et pour sauver leurs privilèges, se mettent partiellement au service du régime de terreur de l'empereur, d'où une haine croissante des Verts. En même temps que se renversent ainsi les alliances, les luttes entre les dèmes atteignent des proportions inimaginables. Une source contemporaine brosse un tableau évocateur: « les dèmes ne se contentaient plus de verser le sang de leurs compatriotes dans les rues, mais les uns envahissaient les maisons des autres, mettaient à mort sans pitié leurs habitants, femmes et enfants, vieillards et jeunes gens, trop faibles pour trouver le salut dans la fuite... ». L'Empire est au bord de l'abîme.

La mort de Phocas

Le « sauveur » est en Afrique. L'exarque de Carthage, Héraclius « le Vieux » (pour le distinguer de son fils, Héraclius « le jeune »), jouit de la confiance de ses administrés civils et militaires. C'est un ami intime de Maurice qui n'a pas été remplacé par Phocas, soit à cause de son grand âge (il est né vers 540), soit parce que l'empereur souhaite le calme dans une région qui est, avec l'Égypte, le grenier à blé de Constantinople, soit par simple oubli, vus la mauvaise administration et la débâcle du pouvoir central. En tout cas, pour Phocas, « pire qu'un crime, c'est une faute! »

En 608, Héraclius décide d'agir. Son premier acte est justement de suspendre l'envoi du blé à Constantinople. Les classes les plus pauvres de la population de la capitale, dont la subsistance dépend de la distribution des « pains politiques » (gratuits), sont particulièrement touchées. La disette risque de faciliter les troubles, et c'est bien entendu le but recherché par Héraclius. Pour se concilier le peuple, Phocas, ne pouvant fournir « le pain », multiplie « les jeux »: *panem et circenses* est toujours un principe de base pour les gouvernants...

Un jour, Phocas se présente avec un certain retard à l'Hippodrome. Comme le spectacle ne doit pas commencer en son absence, les Verts perdent peu à peu patience. La rumeur devient tapage et chahut. Lorsque l'empereur apparaît enfin, ivre et lutinant sa maîtresse en titre (une certaine Calliniki, fille d'un haut fonctionnaire), le charivari est à son comble: « tu as encore trop bu et tu as encore perdu la raison » crient les gens. Phocas, furieux, ordonne de les châtier. Un grand nombre d'entre eux sont mutilés ou massacrés, d'autres sont enfermés dans des sacs et noyés, d'autres encore sont pendus aux arcades de l'Hippodrome. Exaspérés, les Verts se vengent en incendiant le prétoire, siège du gouverneur où se trouvent les prisons, et libèrent tous ceux qui sont enfermés. Se rendant compte du danger, Phocas s'efforce de calmer les esprits, fait cesser les arrestations et les exécutions.

Pendant ce temps, Héraclius tente de déstabiliser aussi le régime en Afrique. Quelques-uns de ses agents s'insinuent en Égypte, entraînant l'adhésion des Verts de la province. En Libye, où la famille d'Héraclius possède d'immenses domaines, un noyau de partisans se forme en sa faveur. Un peu partout des révoltes éclatent, vite réprimées par les autorités. Le gouverneur et le patriarche d'Alexandrie se hâtent d'informer Phocas de la situation et demandent des renforts.

Dès que l'empereur apprend ce qui se passe, il ordonne à Bonose de se diriger vers l'Égypte. Ce général est cruel, à l'image de son maître: il vient de réprimer des révoltes à Antioche et à Jérusalem, en massacrant plusieurs dizaines de milliers de personnes. Mais il arrive trop tard. La foule vient de livrer Alexandrie aux troupes d'un général d'Héraclius, après avoir pillé les édifices publics et tué quelques partisans de Phocas (dont le patriarche). Bonose donne libre cours à ses instincts sanguinaires dans le delta du Nil, puis il met le siège devant Alexandrie. Les assaillants subissent un intense bombardement de pierres et de flèches, avant d'être mis en déroute par une fougueuse sortie de la garnison. Bonose doit regagner Constantinople au plus vite, abandonnant l'Afrique aux révolutionnaires.

Héraclius place alors son fils et homonyme à la tête d'une flotte, qui cingle vers Constantinople. Partout où il fait escale, Héraclius le Jeune est accueilli avec enthousiasme. Apprenant que la mère et la fiancée (Favia) d'Héraclius résident dans la capitale, Phocas les fait enfermer dans un monastère (naturellement la légende affirme qu'il a tenté de violer Favia). Mais les chefs des Verts envoient un commando qui libère les otages et les conduit auprès d'Héraclius. Ce dernier est maintenant libre de ses mouvements et il apparaît avec son escadre devant l'Hebdomon, le samedi 3 octobre 610. Les Verts se soulèvent, Bonose, dépêché pour les contenir, est abandonné par ses troupes et sera tué au cours de sa tentative de fuite. La foule et quelques sénateurs, conduits par un notable dont la femme a elle aussi été violée par Phocas, pénètrent dans le palais et s'emparent de lui. Dépouillé de la couronne et des vêtements impériaux, enchaîné et un collier de fer autour du cou, il est conduit devant Héraclius qui lui dit: «c'est ainsi, misérable, que tu as administré l'État? », à quoi l'autre répond: « et toi donc, l'administreras-tu mieux? » Phocas est décapité, sa tête est placée au bout d'une pique et promenée ainsi que son corps mutilé à travers la Mésé. Il est brûlé sur le Forum du bœuf avec les corps de Bonose, du ministre des finances et de quelques familiers de l'empereur. On brûlera aussi à l'Hippodrome la statue du tyran, en signe de *damnatio memoriae*, et, le trait est significatif, l'étendard des Bleus.

Le 5 octobre 610, le matin Héraclius épouse en première noce Favia (qu'on surnomme Eudoxie) dans une chapelle du palais. L'après-midi, à l'église Sainte-Sophie, il est nommé empereur, conformément au

protocole traditionnel. Il va instaurer une dynastie qui durera un siècle. Une nouvelle période commence pour Byzance.

Le monnayage

Du point de vue monétaire, le règne de Phocas voit se poursuivre l'évolution amorcée dans la seconde moitié du sixième siècle. L'intérêt du monnayage réside d'abord dans les variations des types, leur rapport avec les événements, et, par suite, dans la possibilité de les dater. C'est aussi la volonté constante de rompre avec tout ce qui peut rappeler le règne de Maurice.

Les émissions de l'atelier de Constantinople

Les monnaies d'or:
le solidus

Rappelons qu'il est la base du système byzantin. Il pèse 24 siliques ou *keratia* (carats), soit environ 4,5 grammes. Il

était théoriquement d'or fin, de sorte que le carat, à l'origine une mesure de poids, est devenu par la suite une mesure de pureté ou de titre. Immuable pendant sept siècles, il est réservé aux grandes transactions et au paiement de l'impôt.

La chronologie des solidi de Phocas a été établie pour l'essentiel par Philippe Grierson (*Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection*, t. 2, Washington 1969). On distingue ainsi quatre types; les deux premiers en date sont très rares, les deux autres très courants.

- *Premier type* (fig. 2, pl. 1).

Émis de novembre 602 à décembre 603.

Au droit, buste de face de l'empereur en costume militaire (cuirasse et paludamentum). Les traits sont réalistes, avec en particulier une barbe assez courte, très originale par sa taille en pointe. C'est d'emblée la rupture avec le portrait impérial traditionnel, figé et anonyme. Il porte le *stemma*, couronne ornée de deux rangs de perles avec en son centre une croix, qui reprend une innovation de Tibère II (578-582) abandonnée par Maurice. Toute cette représentation s'explique par la volonté d'effacer les marques du règne précédent. Remarquons sur ce type les pendants (*pendilia*) ornant les côtés de la couronne.

La légende circulaire DN FOCAS PERP AVC (Notre Maître Phocas empereur à vie) est la titulature classique et sera conservée pendant tout le règne.

Au revers, ange debout de face, tenant en main droite une longue croix chrismée et en main gauche un globe crucigère. Ce type est assez fréquent depuis un siècle et demi (Marcien).

La légende circulaire VICTORIA AVCC (Victoire des empereurs) est suivie de la lettre d'officine (cf. *Annales* V, 1990, p. 12). À l'exergue, CONOB.

- *Second type* (fig. 3, pl. 1).

Émis en décembre 603 pour commémorer le consulat de Phocas.

Au droit, buste de face de l'empereur en costume civil: il est vêtu du divitision (habit blanc ou violet aux larges manches, tombant jusqu'à la cheville) et du loros (appelé à l'origine *toga picta*, c'est le vêtement consulaire qui symbolise le linceul de Jésus, et sa riche ornementation, la résurrection). Il tient dans sa main droite la *mappa* (mouchoir en tissu que le consul lançait pour signifier l'ouverture des jeux) et en main gauche une croix.

On distingue deux variétés:

- stemma avec *pendilia* : le nom est écrit FOCAE et les quelques exemplaires connus proviennent de la dixième officine et sont de même coin de revers (P.D. Whitting, 1973).

- stemma sans *pendilia* : groupe provenant de plusieurs officines.

La frappe de ces pièces commémoratives devait être l'objet de soins particuliers. C'est à ce moment que le souci esthétique a dû amener la suppression des pendants. Ce type n'est pas représenté dans le *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1970, par Cécile Morisson, ce qui donne une idée de la rareté.

- *Troisième type* (fig. 4, pl. 1).

Émis de décembre 603 à 607.

Tout à fait comparable au premier type, le seul caractère distinctif est l'absence de pendants: considérés comme des surcharges inutiles au dessin, ils sont définitivement supprimés dans l'émission courante.

- *Quatrième type* (fig. 5, pl. 2).

Émis de 607 à la fin du règne.

Au droit, identique au type précédent.

Au revers, changement important de la légende, qui passe au singulier VICTORIA AUGY (Victoire de l'empereur). Ceci est à mettre en relation avec les événements qui ont marqué le mariage de la fille de l'empereur avec Priscus: Phocas signifie clairement qu'il n'entend pas partager son pouvoir absolu.

Solids de poids léger

Si le but recherché par l'émission de ces pièces n'est pas clair, il n'y a pas fraude, puisqu'elles sont marquées de façon très visible. Elles ne sont pas d'une insigne rareté, bien que non représentées dans le catalogue de la

Bibliothèque Nationale. Pour chacun des poids, on connaît des exemplaires portant au revers la légende du troisième type ou celle du quatrième type ci-dessus.

23 *siliques* : relativement les plus courants. Une étoile dans le champ du droit et du revers permet de les distinguer des solidi de poids normal.

22 *siliques* : les plus rares. Ils sont marqués OB+* à l'exergue du revers.

20 *siliques* : ils portent l'indication OBXX à l'exergue du revers.

Divisionnaires du solidus

Au droit persiste l'ancien type: buste impérial de profil, tourné vers la droite. L'empereur diadémé est vêtu de la chlamyde: long manteau pourpre attaché sur l'épaule par une fibule, c'est un vêtement civil dont le revêtement est un moment important de la cérémonie du couronnement, car il symbolise la suprématie politique détenue par l'empereur pour gouverner à la place du Christ.

Au revers du semissis, victoire marchant à droite, la tête tournée vers la gauche, tenant en main droite une couronne de lauriers, en main gauche le globe crucigère. Ce revers reste donc lui aussi dans la tradition du Bas-Empire romain. Le revers du tremissis a pour motif une simple croix potencée.

Il y a des semisses et des tremisses dans les deux types courants des solidi. Il existe en plus un type de tremissis (très rare) où le buste de profil est barbu. Notons également un énigmatique demi-tremissis (= 1/6 de solidus): les deux exemplaires connus sont frappés avec les coins d'un tremissis.

Les monnaies d'argent

Jusqu'aux dernières étapes de l'Empire byzantin, l'argent a tenu un rôle secondaire dans le monnayage. Pour le règne de Phocas, les quelques pièces connues sont petites et usées (ce qui indique une intense circulation), à une exception près. Il s'agit d'un magnifique *médailon* (fig. 6, pl. 2), sur lequel Phocas est représenté en buste de profil à droite, diadémé, portant la cuirasse et le paludamentum. La légende suggère aussi la date 602/603. Il en existe plusieurs exemplaires, certains frappés par la même paire de coins. Le poids moyen correspond à 14 grammes environ, ce qui correspond théoriquement à 8 siliques. Mais il est probable que le rapport des poids n'avait pas à être justifié pour ce « multiple »: il s'agit certainement d'une pièce de cérémonie plutôt que d'une pièce destinée à la circulation courante.

Les monnaies de cuivre
première émission: 602-604

Le type représente Phocas à gauche, Leontia à droite, vêtus de la chlamyde, debout de face. Phocas, barbe courte, porte le stemma sans croix et tient en main droite le globe crucigère (globe surmonté d'une croix). Leontia, nimbée, porte le diadème des *Augustae* (impératrices qui ont donné le jour à un enfant mâle) et tient en main droite le sceptre cruciforme. Entre leurs têtes, une croix.

Ce type est manifestement inspiré par les folles de Cherson émises pendant le règne de Maurice (fig. 1, pl. 1). On pourrait s'en étonner, mais Cherson est un atelier confidentiel; par conséquent le type ne pouvait pas évoquer l'empereur assassiné à la population de Constantinople.

- *follis* (fig. 7, pl. 2).

Dans le champ du revers, la marque de valeur est m, lettre numérale grecque signifiant 40 (ici, 40 noummia). Selon les époques, elle est écrite en majuscule (M) ou, comme ici, en minuscule. Remarquer à droite l'indication de l'année régnale (I ou II), et à l'exergue la marque d'atelier suivie de la lettre d'officine.

- *demi-follis*.

Il se distingue du follis par son module et la marque de valeur notée au revers, XX (en latin).

Seconde émission: 603-610

C'est la reprise du type consulaire traditionnel. Phocas est représenté en buste de face, portant le stemma, vêtu du divitision et du loros. Il tient la *mappa* en main droite et une croix en main gauche.

- *follis* (fig. 8, pl. 3).

Au revers, la marque de valeur est notée XXXX. Cette émission, contrairement à la précédente, comporte une série complète des divisionnaires.

- *demi-follis* (fig. 9, pl. 3). Marque de valeur XX.

- *Dekanoummion* (fig. 10, pl. 3). Marque de valeur X.

- *Pentanoummion* (fig. 11, pl. 3). Marque de valeur Ψ . C'est la version byzantine du chiffre romain V; en grec, le chiffre 5 est représenté par la lettre epsilon (ϵ). Rare.

On remarque la préférence de Phocas pour le latin, alors que la tendance est à la généralisation de l'emploi du grec. Les flans sont grossiers, de nombreuses pièces sont maladroitement surfrappées (souvent sur celles de Maurice), et il y a d'assez grandes variations de poids, bien qu'en principe une livre de cuivre dût fournir un certain nombre de

pièces pour chaque valeur (même si elle était fiduciaire). Tout cela indique une période de crise.

Les ateliers provinciaux

Afin d'éviter une énumération fastidieuse, on se limitera à une vue d'ensemble de l'évolution des types principaux.

Les monnaies d'or

Toujours rares pour ce règne, elles sont tout à fait exceptionnelles à Alexandrie (un unique solidus du quatrième type au British Museum), à Thessalonique (à qui sont attribués quelques solidi du premier type, des semisses et surtout des tremisses), et dans l'avant-poste d'Espagne (Carthagène), qui émet sporadiquement des tremisses de style wisigoth, de Justinien I à sa perte définitive en 620.

Ravenne ne semble pas avoir introduit la légende du dernier type. Notons aussi certains tremisses au profil barbu.

Carthage se distingue par l'émission de solidi de module réduit (diamètre 16 mm environ), donc plus épais. Autre originalité de l'atelier: les lettres en fin de légende au droit et au revers doivent être considérées comme représentant les années d'indiction. L'indiction est un cycle de quinze ans commençant le premier septembre. Celui qui concerne le règne de Phocas débuta en 597. Le type consulaire (avec *pendilia*) est daté S (= 6) ou Z (= 7), ce qui correspond à la période allant d'octobre 602 à fin août 604. Il semble donc que l'atelier a frappé le type consulaire en pensant que Phocas allait suivre l'usage ancien de revêtir le consulat dès le mois de janvier suivant l'avènement, alors que la cérémonie fut en fait reportée à décembre (603). Le type au buste cuirassé (avec *pendilia*) porte la date S, Z, H, Y, I ou IA, cette dernière étant la onzième indiction (se terminant en août 608). L'atelier de Carthage semble donc ignorer les transformations effectuées à Constantinople en restant fidèle au premier type, et les émissions au nom de Phocas s'y arrêtent en 608 à cause de la révolte d'Héraclius.

Les monnaies d'argent

Carthage a émis de très rares piécettes avec buste de face, pesant 0,7 gramme. Elles sont aussi exceptionnelles à Ravenne, mais encore plus petites (0,4 g.), avec au droit un buste de profil et dans le champ du revers des lettres qui signifient probablement « PHoKas » ou peut-être P (100) K (20), c'est-à-dire 120 noummia (fig. 14, pl. 3).

Les monnaies de cuivre

Dans les ateliers orientaux, l'évolution des types est la même qu'à Constantinople. Sauf à Cyzique, la seconde émission apparaît toutefois avec retard: 604 à Nicomédie, 605 à Thessalonique, en 609 seulement à Antioche. Le pentanoummion n'est jamais émis, le dékanoummion ne l'est qu'à Antioche. Par contraste avec les autres ateliers, le cuivre d'Antioche est remarquablement bien fabriqué.

En Italie, seul Ravenne émet une série à peu près complète, Rome et Catane ne fournissant que quelques divisionnaires.

En Afrique, Alexandrie continue seulement sa pièce de 12 noummia (I + B au revers). Au contraire Carthage signe deux émissions comportant presque toutes les valeurs courantes. Certains dékanoummia de la première émission présentent la particularité d'avoir conservé l'effigie de Maurice. Pour la seconde, citons le revers du dékanoummion (fig. 12, pl. 3), et du pentanoummion (fig. 13, pl. 3), dont la valeur est accostée par les lettres N et M pour NouMmia.

À partir de 608, il y a rupture dans le monnayage africain. Carthage, base de la révolte contre Phocas, émet une série complète comprenant non seulement le follis et toutes ses fractions, mais aussi une petite pièce d'argent et un solidus daté. Alexandrie, ou Alexandrette, frappe aussi des solidi datés par l'indiction, des folles et demi-folles. Sur ces pièces, on voit le buste d'un ou deux personnages, le plus souvent sans insignes impériaux et avec une légende consulaire. Ces émissions ne représentent plus Phocas. Elles sont à classer dans la rubrique « pseudo-monnaies des prétendants »: elles ponctuent la progression vers la prise du pouvoir par la dynastie d'Héraclius.

Paul DELORME



Droit



Revers

Fig.1



Droit



Revers

Fig.2



Droit



Droit

Fig.3



Droit



Revers

Fig.4



Droit



Revers

Fig. 5



Droit



Revers

Fig. 6



Droit.



Revers

Fig. 7



Droit



Revers

Fig. 8



Revers

Fig. 9



Revers

Fig. 10



Revers

Fig. 11



Revers

Fig. 12



Revers

Fig. 13



Revers

Fig. 14



PROVINCIALIA I

1) Obole inédite de Charles II d'Anjou, comte de Provence ?

J'ai pu acquérir il y a quelques années un petit billon, apparemment trouvé dans la région d'Avignon, dont le type se rapproche sensiblement du billon à la couronne qu'H. Rolland (*Les monnaies des comtes de Provence*, Paris 1956, p. 127-128 et p. 212 n° 44) propose d'identifier comme l'obole coronat de Charles II prévue par l'ordonnance du 9 juin 1298: en dehors de quelques différences de peu d'importance dans l'orthographe ou les abréviations des titulatures, on remarque la présence d'un K sous la couronne:

+ K [] IHR . ET . SICIL . REX dans un grénétis
K sous une couronne dans un grénétis

R/ + COMES . PVICIE : dans un grénétis
croix pattée dans un grénétis

Billon. Poids: 0,40 g. Diamètre: 15,5 mm. (fig. 1).

fig. 1



Bien que sur ce type de monnayage la confusion R / K soit très facile, le K initial et le K sous la couronne me paraissent indubitables: il ne s'agit donc pas d'une variété inédite de la petite obole de Robert (R. 50). L'absence du S de *Secundus* n'impose pas l'attribution à Charles I, dont H. Rolland pense, vraisemblablement à juste titre, qu'il n'a frappé après son couronnement comme roi de Jérusalem, que des oboles coronats à la tête (R. 38). Rolland attribue aussi à Charles II un denier reforciat sans l'initiale de *Secundus* (R. 45).

L'ordonnance du 9 juin 1298 qui prévoit les frappes de Guillaume Vincent à Saint-Rémy (jusqu'en mars 1300 ?) parle d'oboles et de pites; aussi pourrait-on être tenté de voir dans les deux variétés à la couronne (avec et sans K) l'obole et la pite. Mais les poids d'exemplaires mentionnés par Rolland pour la monnaie sans K (0,40 à 0,48g.) correspondent exactement à la monnaie ci-dessus. Une analyse du titre de ces billons s'impose donc. En son absence, on est réduit à des hypothèses.

L'aspect et le poids de la monnaie excluent d'en faire une divisionnaire du reforciat frappé par Bonacurso de Tecco à partir du 30 juillet 1302 (Rolland p. 131-133). Mais d'autres maîtres ont frappé à Saint-Rémy sous Charles II: Raymond de Portulis, changeur d'Avignon (juillet 1300 - 1301 ?; cf. Rolland p. 129-130); peut-être un autre maître dans le second semestre 1301 (Rolland, p. 131); Quentin Anastasi de Lochio, lors de la réouverture de l'atelier à partir du 18 juin 1305 (mais le bail de ce dernier ne prévoit pas la frappe d'oboles, Rolland p. 133-134). Les deux variantes avec et sans K doivent représenter deux de ces diverses fabrications. Mais il subsiste encore beaucoup d'incertitudes dans le monnayage de Charles II.

2) Un liard d'Henri IV frappé à Sisteron ?

Le monnayage de la Ligue et des Royalistes en Provence est encore mal connu, malgré les études de J. Bailhache et H. Rolland dans le *Courrier Numismatique* et la *Revue Numismatique* (pour Sisteron, voir aussi R. Vallentin, "L'atelier temporaire de Sisteron", *ASFN* 17, 1893, p. 145-173). Si l'on peut se faire une idée de l'activité des ateliers, l'identification des frappes propres à chacun d'eux est particulièrement difficile. J'aurai peut-être l'occasion de revenir sur des pinatelles et peut-être des liards frappés respectivement en 1590 et 1592 (?) au nom d'Henri IV et dont le différent ressemble étrangement à celui d'Aix, qui ne se rallie à Henri IV qu'en 1594! Présentement, je ne parlerai que d'un liard au nom d'Henri IV (1er type ?) sans différent (trouvé en Haute-Provence ?), que j'avais présenté à J. Duplessis en 1988 et qui nous avait semblé pouvoir être attribué à Sisteron. Avec mon accord, J. Duplessis l'a catalogué dans le second tome des *Monnaies françaises royales de Hugues Capet à Louis XVI* (Paris 1989, p. 180-181, n° 1266); je devais le publier dans le *BSFN*. Mais les années ont passé, avec pour moi un poids croissant d'obligations (et de publications!), et je me suis rendu compte à la fin de 1991 que je n'avais toujours pas publié la monnaie! Comme J. Duplessis a exposé les

raisons de son attribution à Sisteron, il ne me reste plus qu'à en donner la description détaillée.

HENRICVS IIII [] ET NAV REX

H couronnée dans le champ (avec ou sans les trois lys ?)

R/ + SIT NOMEN DNI BENEDIC 159[3]

croix fleudelisée

Liard (1er type). Poids: 0,88 g. Diamètre: 17 mm (fig. 2).

Le 3 peut se deviner dans la mesure où l'on distingue une barre oblique et le bas de la courbe inférieure.

Jean-Louis CHARLET

fig. 2



Table des matières

Le mot du Président, Michel GOURILLON	p. 3
Le mot du responsable des <i>Annales</i> , Jean-Louis CHARLET	p. 4
Les inscriptions sur les monnaies grecques antiques par A. CAVALLLO	p. 5-14
Tableau 1	p. 14
Histoire d'Israël de la conquête d'Alexandre le Grand jusqu'à la chute de Jérusalem à travers les monnaies par le docteur Maurice ROUX	p. 15-28
Phocas (602-610)	p. 29-44
L'empire byzantin à l'aube du VIIème siècle par Paul DELORME	
Planches 1 à 4	p. 41-44
Prouincialia I	p. 45-47
1) Obole inédite de Charles II d'Anjou comte de Provence ?	p. 45
2) Un liard d'Henri IV frappé à Sisteron ?	p. 46
Table des matières	p. 48